

fort belle. Le *one step* s'éloigne davantage encore du modèle et rappelle plutôt le *rag* d'avant le *jazz*. La *Rumba* est fort bien venue avec sa mélodie ondoyante que soutient le martèlement syncopé des cordes en staccato. Toutefois la *valse*, danse française, est à coup sûr la plus heureuse, la plus personnelle. On y sent une véritable maîtrise d'écriture au service d'une pensée alerte, un tantinet moqueuse et doucement sentimentale. La transcription pour cordes et piano de la version orchestrale sonne fort bien et soulève de grandes difficultés d'exécution dont Jane Evrard, à la tête de son Orchestre féminin, a triomphé avec son habituelle aisance, sa science de l'équilibre, le charme de son élan.

Arthur HOERÉE.

/// ŒUVRES DE WEPRIK ET DE WEINBURGER (Concerts Padeloup).

Les Concerts Padeloup avaient invité M. Eugen Szenkar, premier chef d'orchestre de la *Philharmonie d'Etat de Moscou* à venir diriger deux de leurs concerts. On s'étonne qu'un pays dont la propagande est si bien organisée que l'U. R. S. S. ait laissé commettre une si lourde faute psychologique que l'établissement de ces deux programmes.

Quelle que soit l'opinion politique qu'on ait sur le régime soviétique, on ne saurait demeurer indifférent à une manifestation de ce genre. L'art — et la musique plus que tout autre art — reflète d'une façon si intime, si profonde, si révélatrice les aspects les plus secrets et les plus essentiels d'une civilisation que, sympathique ou antipathique, du moment qu'elle est un fait historique et que ce fait nous est peu et mal connu, qu'il est lointain et difficilement accessible, on attend une grande révélation d'une manifestation de cet ordre. Or, si les deux musiciens, dont M. Szenkar nous révéla les partitions inconnues à Paris étaient des Russes authentiques, nous trouverions dans ces ouvrages les révélations attendues. Hélas ! sur les deux auteurs présentés, l'un n'est même pas russe. Que de modestie ! ou que d'inconscience !

En tout état de cause, nous sommes en droit de considérer les deux partitions dirigées par le chef d'orchestre qui exerce les fonctions les plus officielles qui soient présentement en Russie, comme étant représentatives du goût et des tendances de l'U. R. S. S. Vrai, ça ne donne pas envie d'y aller voir ! Nous avons assez de musiciens timorés et de musiciens sans sève, sans substance, sans audace — disons-le tout net : sans valeur, pour n'être pas attirés par l'insignifiance et la platitude des autres nations.

Se peut-il que le sol qui a vu naître Moussorgsky, Borodine, Rimsky, Balakirew, Scriabine, Strawinsky, Prokofieff, Lourié, Mossolow, Krein, et bien d'autres, ait à ce point perdu le sens artistique ?

Banalité, vulgarité, lieux communs grossiers, truismes, connaissance scolaire du métier de compositeur, démarquage de Strauss (Johann), de l'école vériste, usage et abus de tous les poncifs de style et d'écriture, tel est le bilan de ce triste présent ! Rythme, mélodie, harmonie, construction, orchestration, tout est banal, usé, conventionnel.

On dira que la foule, non initiée, sensible aux aspects simples, voire frustes de la vie matérielle et spirituelle, demande un art simple, direct, dépouillé,

facile d'accès. C'est, ajoutera-t-on, la mission d'un artiste, dans une société prolétarienne, de fournir au peuple un art conçu selon cet idéal. Je ne songe nullement à contredire ce point de vue que j'estime raisonnable et sensé et dont nos civilisations décadentes et saturées de culture et de raffinement peuvent faire leur profit. Mais est-il nécessaire, pour souscrire à un tel programme, d'adopter un style bâtarde qui, loin de faire table rase de ce qu'il y a de plus pitoyable dans la production d'antan, s'en nourrit et trouve encore le moyen de l'édulcorer !

Aucun gouvernement autocrate n'a favorisé, de propos délibéré, un art aussi pitoyable dans l'intention d'abêtir le peuple. Se peut-il que les dirigeants de l'U. R. S. S. aient une si mesquine conception du pouvoir et de l'ordre social ? Je préfère croire que c'est l'erreur d'un seul, plutôt que l'expression d'une collectivité, qui nous a valu une si amère désillusion.

La simplicité, la franchise d'accent, le style populaire, le dédain des raffinements subtils qui ne touchent qu'une élite, n'ont rien à voir avec ce style de guimauve, naïvement passéiste, sans relief, sans nerf, sans chaleur intérieure, sans vie réelle, parce que sans audace. De la musique pour les Folies-Bergère ou pour un film de valeur résolument commerciale, est-ce donc cela qui est simple, franc, populaire, direct ? Et quelle prétention dans ce style tour à tour ampoulé, attardé à des mièvreries déliquescentes, sentimental avec fadeur ou vulgarité ! Une fugue à rendre jaloux les plus invertébrés des Prix de Rome, où Mozart et Massenet sont appelés à la rescousse. A quoi bon ! Grands dieux ! Quant à la *Polka*, extraite du même *Swenda*, de Weinberger, qui hésiterait à l'envoyer sans phrases rejoindre le *Sonnet* d'Oronte ?

Devant un art qui est dépourvu à ce point de sel, de goût du terroir, qui est si facile, si lâché, si quelconque, on se réconcilie du coup avec l'arbitraire « couleur locale » que nous haïssions hier. A un certain degré d'inutilité et de puérité — pour être poli — la musique est sans excuse. Et, s'il y a des erreurs devant lesquelles on peut se montrer indulgent, il n'y a pas de virulence assez incisive pour stigmatiser une musique de cet ordre qui flatte ce qu'il y a de plus inavouable dans le mauvais goût de la masse, de plus paresseux, de plus amolli. Qu'on appelle de ses vœux ce que Ch.-L. Philippe appelait des « barbares », soit ! mais des exploiters de formules périmées et qui, au temps où elles étaient dans leur nouveauté, n'en valaient déjà guère mieux pour cela ! Nous sommes prêts à écouter les leçons d'une société nouvelle qui tente une grande aventure : mais nous sommes atterrés à la pensée que cette tentative — admirable ou insensée — repose sur des principes qui sont établis sur les déchets de notre civilisation.

Robert BERNARD.

////// *SAINTE-GERMAINE DE PIBRAC*, d'E. GAUJAC. (Colonne).

Envoi de la Villa Médecis... si on ne nous l'avait pas dit, nous l'aurions deviné. Après *Vénus sortant des Eaux*, *Sainte Germaine de Pibrac*, quelques autres œuvres d'une même veine et il n'y aura plus personne pour reprocher à Paul Paray d'être un peu avare de nouveautés (si l'on peut dire). Il semble d'ailleurs que cet admi-